

TROISIÈME PARTIE: LE PATRIOTISME (1)

1- Les diverses conceptions de la patrie:

Selon que l'on est un salarié ou un possédant, on a une conception différente de la patrie. Selon que l'on veut jouer à l'homme d'État ou être un simple citoyen, on professe des idées diverses sur la patrie. Selon que l'on vit de, ou que l'on paie pour la patrie, on a de cette entité une opinion divergente. Cela revient à dire qu'il y a autant de conceptions de la patrie qu'il y a de catégories humaines, c'est-à-dire d'intérêts.

L'homme qui vit largement, sans souci du lendemain, peut disserter à son aise, par pure spéculation philosophique, en dillettante, sur le mot de patrie. Mais le salarié, qui vit de son travail - là où il en trouve - ne saurait concevoir la patrie sous le même aspect.

Si, depuis que je suis, je n'avais eu comme préoccupation dominante que de satisfaire mon esprit, peut-être pourrais-je me classer «*socialiste patriote-internationaliste*». Mais, au contraire, je n'ai eu comme unique souci que d'assurer la satisfaction de mes premiers besoins matériels. Le théâtre, les arts, la littérature, les spéculations philosophiques, les constructions de systèmes n'ont guère rempli ma vie; d'abord, parce que trop pauvre, je n'ai pas pu acquérir cette instruction qui en fait apprécier le prix, et ensuite parce que, trop préoccupé de gagner mon pain, je n'aurais eu ni le temps ni la possibilité d'en jouir.

Par conséquent, tout le problème social se pose à moi dans des conditions tirées de mon savoir, de mes moyens d'existence, de mes besoins. Et, comme mon savoir n'est pas celui d'un Jaurès, comme mes moyens d'existence ne sont pas ceux d'un Gérauld-Richard, comme mes besoins ne sont pas ceux d'un Schneider, je ne conçois pas l'idée de patrie comme eux.

La patrie, dit-on, est l'ensemble des traditions, le patrimoine d'un peuple; elle est une portion du sol de notre planète; elle est le lieu où l'on vit en assurant à notre être les satisfactions nécessaires.

Or, les traditions morales de notre pays et son patrimoine m'échappent, faute de pouvoir les saisir et les comprendre: la moindre parcelle du sol ne m'appartient pas, et la vie qui m'y est faite est loin de réunir les satisfactions indispensables.

Je suis étranger à tout ce qui constitue le rayonnement moral de ma nation, je ne possède rien, je dois vendre mon travail pour faire face à mes besoins les plus stricts. Donc, rien de ce qui, pour certains, forme une patrie n'existe pour moi. Je ne puis pas être patriote.

Pourquoi serais-je patriote? Pour défendre ce fameux patrimoine moral, nos libertés? Mais de chaque côté des frontières, chaque peuple parle de son patrimoine moral.

C'est donc qu'il peut y avoir différents patrimoines, c'est donc que le patrimoine moral de l'Allemagne n'est pas formé des éléments du même ordre que celui de la France. Cependant, l'Allemagne a donné Koch, la France a donné Pasteur; la première se réclame de ses Savants, la seconde de ses philosophes. Et Koch, et Pasteur, et les savants, et les philosophes ont tous travaillé pour le progrès humain. En réalité, il n'y a pas un patrimoine national, il y a un patrimoine social; il n'y a pas un génie particulier, il y a un génie humain, expression des connaissances établies par les hommes de tous les pays.

(1) Réponse à l'Enquête du Mouvement socialiste sur l'idée de patrie et la classe ouvrière (n°160 et 161, août 1905).

Veut-on dire que la différence des moeurs, des langues justifie l'existence des patries? Mais en France, les moeurs du Nord ne sont pas celles du Midi, ni celles de Bretagne; la langue du Midi n'est pas celle du Nord, ni celle de Bretagne. Ils sont encore nombreux les méridionaux et les bretons qui ne savent pas parler le français.

Si on prétend que les frontières marquent des intérêts différents, il est aisé de répondre qu'en France il y a autant d'intérêts qu'il y a de régions. La discussion sur le régime des boissons et la crise viticole en est un exemple. Des hommes, que les idées politiques confondent, se trouvent sur ce point être des adversaires.

Je pourrais dire qu'il en est de même dans toutes les questions d'ordre économique. Le betteravier du Nord demande une grande consommation de sucre, le viticulteur du Midi veut la restreindre. En Allemagne, le même phénomène se constate. Les milieux agraires sont rarement d'accord sur les questions économiques avec les milieux industriels. Néanmoins, betteraviers, viticulteurs, agrariens et industriels s'entendent toujours pour se protéger contre les revendications ouvrières.

Non! la patrie n'est pas la réunion d'intérêts identiques. La production outrancière et désordonnée de notre milieu social ne permet pas d'affirmer et de prouver cette identité.

2- La patrie et les libertés politiques:

Nos libertés? Admettons qu'elles soient plus étendues que celles dont jouissent d'autres peuples, l'Allemagne notamment. Dans les polémiques occasionnées par les déclarations prolétariennes d'Hervé, on a montré le spectre menaçant de la réactionnaire Allemagne, alliée à l'autocrate Russie, jetant ses armées sur nos frontières, pour étouffer nos libertés. Notre intérêt, ont dit les Jaurès, les Gérauld-Richard et autres, est de nous dresser pour la défense de ces libertés.

Donc, le patriotisme de cette manière consiste à sauvegarder les droits acquis. Ceux-ci ne peuvent être menacés que par les pays ne les possédant pas. L'Allemagne, a-t-on déclaré, est de ceux-là. Par conséquent, si demain la France «*démocratique*» se jetait sur l'Allemagne pour lui apporter nos libertés, il serait du devoir des socialistes allemands de refuser leur concours à la bourgeoisie de leur pays. Que dis-je! Ils devraient s'allier à la France pour vaincre leurs dirigeants, afin d'établir ces libertés, reconnues par eux si nécessaires. Et cependant, les chefs de la social-démocratie allemande proclament leur ferme intention de défendre leur pays contre toute invasion. Qu'est-ce que cela veut dire? sinon que les arguments invoqués partent d'un sentiment stupide ou intéressé. Les travailleurs ne peuvent être intéressés, puisqu'ils payent les frais de la guerre, et ils ne doivent pas être stupides.

S'il est indispensable de défendre les libertés, il faut dire que tous les peuples doivent tendre à les posséder. Autrement dit, tout pays ne jouissant pas de libertés ne saurait se défendre contre une invasion. En l'état actuel des choses et d'après ce qui ressort de ces polémiques, l'Angleterre et la France seulement pourraient être patriotes, puisqu'elles sont les deux grands pays libéraux de l'Europe. C'est ce que n'ont pas dit les patriotes internationalistes, malgré que ce soit la conséquence de leur raisonnement.

Et ils n'ont pas dit cela, parce que leur attitude est loin d'être inspirée par les mobiles avoués.

3- La patrie et la classe ouvrière:

Il faut, dit-on, défendre le sol de la patrie! Je n'y vois pas d'inconvénient. Mais à condition que les défenseurs soient les propriétaires de ce sol. Or, les faits nous disent que c'est le prolétaire, qui, comme toujours, est appelé à défendre le sol, malgré qu'il n'en possède aucune parcelle.

Durant que les possédants seraient confortablement installés dans leurs demeures, au milieu des leurs, les travailleurs iraient se faire tuer pour la défense de ces demeures, après avoir laissé leur famille dans la misère. L'intérêt ouvrier ne saurait indéfiniment se concilier avec un tel rôle!

L'intérêt ouvrier est tiré de la situation faite au travailleur, et c'est celle-ci qu'il faut établir. Le prolétaire est attaché au milieu où il est né, où il a grandi, mais il ne peut l'être que par le souvenir. Dès qu'il a l'âge d'homme, il est le plus souvent contraint de s'éloigner, allant à la recherche d'un travail qui le fera vivre. Il s'éloigne parce que la besogne vient à manquer ou parce que, désireux d'améliorer son sort, il a osé réclamer un meilleur salaire. En retour, il est congédié par son patron qui le signale à ses confrères. Il doit fuir le milieu qui l'a vu naître, courir les villes, quémendant de l'ouvrage. Il s'arrête là où un atelier ou un

chantier lui est ouvert. Il s'installe, il travaille, il vît, il se fait un foyer, il élève sa famille. Là est sa patrie! A-t-il, dans sa course vagabonde et incertaine, traversé une «*frontière*»? Qu'importe! Il a quitté un lieu devenu inhospitalier, pour aller dans l'inconnu, jusqu'au moment où il a trouvé à vendre son travail.

On sait enfin combien l'idée de patrie est maintenue, exploitée par les dirigeants pour justifier l'existence d'une armée dont le rôle s'est affirmé dans les mouvements ouvriers de ces derniers temps: on sait quelle est l'entente internationale des dirigeants et des capitalistes, pour une plus intense exploitation du travailleur. Il serait donc oiseux de ma part de m'arrêter sur ces divers aspects de la question, que tout le monde a présents devant les yeux.

J'ai voulu dire que le prolétaire ne peut avoir de patrie. Il ne peut être patriote.

Les défenseurs du patriotisme trouveront ces lignes peu nobles, dénotant un esprit mesquin, puisqu'elles ramènent les questions qui passionnent les «*grands*» esprits à un point de vue matériel et partant trop étroit.

Que ceux-là abandonnent leurs privilèges et descendent dans la mine ou rentrent, pour de longues heures, dans les usines, ou bien qu'ils montent sur les échafaudages, exposés aux durs rayons d'un soleil d'été, ou à la bise d'un hiver rigoureux. Qu'ils gagnent leur pain par le travail pénible et dur de chaque jour. Ils verront ensuite combien il leur sera facile de spéculer en des hauteurs que le vulgaire ne peut atteindre.

Il est si commode de philosopher sur l'idée de patrie, lorsqu'on vient d'encaisser des rentes facilement gagnées, ou qu'on sort de chez le notaire signer l'acte d'acquisition d'un château seigneurial.

Victor GRIFFUELHES.
